

# INDE

L'Inde, en forme longue la République de l'Inde, en hindî *Bharat*, et *Bharat Gaṇarājya*, est un pays du sud de l'Asie qui occupe la majeure partie du sous-continent indien. C'est le deuxième pays le plus peuplé du monde. Vingt-trois langues officielles y sont reconnues, les deux langues officielles au niveau de l'administration centrale étant le hindi et l'anglais. C'est le foyer de civilisations parmi les plus anciennes, et un carrefour historique important des grandes routes commerciales. Quatre grandes religions ont vu le jour dans ce sous-continent : l'hindouisme, le bouddhisme, le jaïnisme et le sikhisme.

C'EST CE PAYS QUE JE VOUS INVITE A DECOUVRIR AU TRAVERS DE MES QUATRE VOYAGES.

## ...EN QUATRE EPISODES...

**P**ourquoi en quatre épisodes ? Parce que je vais poser les pieds sur la terre indienne pour la quatrième fois ! Oui, ce sera mon quatrième voyage sur la terre de ce pays complexe, plein de couleurs, plein de saveurs, plein de sourires et, hélas, peuplé d'habitants parmi les plus pauvres du monde.

Sur le point de m'envoler, les souvenirs refont surface :

# Épitomé.

INDE .....	1
En quatre épisodes.....	2
Le premier voyage.....	5
Le second voyage.....	6
Le troisième voyage.....	9
Le quatrième voyage.....	10
Vendredi 11 décembre.....	10
Samedi 12 décembre.....	11
Kolkata (Calcutta).....	11
Dimanche 13 décembre.....	15
Lundi 14 décembre.....	16
Sunderbans.....	18
Mardi 15 décembre.....	17
Mercredi 16 décembre.....	19
Jeudi 17 décembre.....	20
Vârânasî (Bénarès).....	20
Vendredi 18 décembre.....	22
Samedi 19 décembre.....	25
Dimanche 20 décembre.....	26
Ramnagar.....	26

Sarnath.....	26
Lundi 21 décembre.....	28
Jaunpur.....	28
Mardi 22 décembre.....	30
Mercredi 23 décembre.....	30
Jeudi 24 décembre.....	34
Vendredi 25 décembre.....	35
Samedi 26 décembre.....	37
Dimanche 27 décembre.....	38
Bengaluru (Bangalore).....	38
Lundi 28 décembre.....	40
Mardi 29 décembre.....	42
Puttaparthy.....	42
Vendredi 1 <sup>er</sup> janvier 2010.....	44
Dimanche 3 janvier.....	45
Lundi 4 Janvier 2010.....	47
Mardi 5 janvier.....	48

# LE PREMIER VOYAGE.

**F**in décembre 1992, début janvier 1993. Un voyage organisé de 20 participants. Un groupe formidable, pas de grand rigolo mais pas de râleur non plus, une excellente entente entre nous.

J'avais partagé la chambre avec une jeune fille : Hélène, qui est restée une amie et fait la connaissance de Marylène, une voisine avec qui je suis restée amie également.

C'était ce réveillon à Bikaner, dans ce merveilleux palais de Maharadja. Il y avait des fontaines partout, des bougainvilliers de toutes les couleurs, une piscine intérieure, style art déco, vide. Avec Hélène, au retour de nos visites, nous avons voulu, dans notre grande chambre aux meubles anciens, nous faire belles pour la soirée, dans la mesure de nos possibilités, avec ce que nous avons dans nos valises. Hélas, nous avons eu la mauvaise surprise de constater qu'il n'y avait ni eau, ni électricité. Cela ne nous avait pas empêché de passer un réveillon formidable, accompagné par une fanfare et un orchestre composé d'une famille locale au complet. Danser sur cette musique tenait de l'exploit, un exploit dont ce soir là, même Olivier, cet ami qui m'avait accompagné dans ce voyage, lui, si calme et réservé, m'avait invité à danser me laissant bouche-bée. Nous nous étions lancés sur la piste pour une marche ? Une valse ? Peu importe, nous avons beaucoup ri et c'était le principal.

Nous avons parcouru le Rajasthan. J'avais eu mon premier coup de cœur en voyant trois femmes en saris de couleurs vives, cheminer au milieu d'un champ d'herbe verte. Nous avons visité plusieurs villages du Shekawati, cette région aux Havelis, anciennes demeures de commerçants où s'arrêtaient les caravanes, lieux propices à tous les rêves, tous les fantasmes. Les murs de ces maisons étaient couverts de peintures d'une grande beauté. Puis, nous avons admiré la finesse des dentelles de grès de Jaisalmer, les magnifiques palais de Jodhpur, Jaipur, le mausolée d'Agra. Les forts aussi, Agra, Fathepur Sikri, etc.. Rien que des merveilles !

Les hôtels où nous étions descendus avaient fait partie intégrante du voyage. C'était pour la plupart d'anciennes Haveli, comme à Mandawa ou Jaipur (c'est celle qui m'a laissée le plus beau souvenir) ou d'ancien palais de Maharadjas comme à Bikaner et Jodhpur. La vie « d'avant » avait laissé son âme qui transpirait au travers des murs.

Les deux jours supplémentaires que nous avons dû passer à l'hôtel Oberoi de Delhi, à cause d'une grève ? D'un attentat ? Peu importe, ces deux jours inattendus, n'avaient été pour moi que du bonheur supplémentaire ! Nous étions allés : Hélène, Olivier et moi au marché de Janpath et nous avons eu la chance d'assister à un mariage le dernier soir à l'hôtel !

# LE SECOND VOYAGE.

**J**e l'avais fait seule. Je devais, une fois, faire un voyage seule ! J'avais fait connaissance avec l'Inde et après avoir vu l'émission « un train pas comme les autres », j'avais voulu prendre le Gigantali, ce train qui relie Calcutta à Bombay en un peu plus de 35h ! A Calcutta, j'avais trouvé une chambre au Fairlawn, cet hôtel où descend le médecin, incarné par Patrick Swayze, dans le film « la cité de la joie ». J'avais passé trois jours dans cette ville, guidée deux après-midi par un sympathique chauffeur de taxi qui, sans mal grâce à ma jupe à fleurs, m'avait reconnue le deuxième jour et qui avait eu à cœur de me faire découvrir sa ville. J'avais ainsi admiré : le victoria mémorial, le palais de marbre, les temples Jaïns, découvert le temple de Kali et bien d'autres choses.

C'était cette maman, qui quémandait du lait, qu'elle allait rendre ensuite contre de l'argent. Pas dupe, je l'avais obligée à préparer un biberon pour son enfant. Le lendemain c'est elle qui m'avait reconnue et qui était venue vers moi avec un sourire complice.

A la gare d'Howrah, j'avais fait la connaissance d'un garçonnet d'environ 10 ans. Il m'avait, à juste titre, conseillé d'acheter une chaîne et un cadenas pour attacher mon sac dans le train. C'était aussi cette maman qui sur le quai, voulait me donner son fils de 18 mois, en me faisant comprendre qu'il serait mieux avec moi, en France.

Seule blanche dans le train – au moins dans le wagon - mes compagnons de voyage avaient eu beaucoup de gentillesse à mon égard. Le serveur, en déposant mon plateau avec le repas chaud, avait compris mon malaise. Il était revenu avec une petite cuillère à glace en plastique, afin que je puisse manger à l'Européenne.

C'était encore en débarquant à 23h à Bombay, avec simplement une adresse d'hôtel en poche et qui s'était avéré complet, la galère en pleine nuit pour trouver une chambre. Il fallait voir la tête des hommes dans les halls d'accueil – dont un replet, ceint d'une simple serviette éponge autour de la taille, qui m'avait déshabillée des yeux – Oui, il fallait voir, à tous, leur regard ébahi, en voyant cette femme seule, pas toute jeune, j'avais un peu plus de 50ans, sac sur le dos, en pleine nuit en quête d'une chambre.

Le premier matin à Bombay, j'avais fait la connaissance de Marc, un Français qui avait quitté sa famille et son Sud-ouest natal dans les années 60 alors qu'il n'avait que 17 ans, pour vivre sa vie de Hippie. Il n'avait jamais remis les pieds sur le sol français. Avait-il donné des nouvelles à ses parents ? Je lui propose de m'en charger au retour. Il refuse et ne me

donne pas son nom de famille. A mon retour de Goa, je l'avais retrouvé malade. C'est en compagnie d'un de ses amis Canadien de passage, que j'avais parcouru la ville.

Le premier soir à Bombay, un garçonnet déluré, d'environ 10 ans, à qui je demandais l'adresse d'un restaurant, « no problem », m'avait conduit dans un établissement où il s'était installé à ma table avec une petite amie qui vendait des colliers de fleurs sur le trottoir. J'avais beaucoup ri de son toupet et j'avais vite compris pourquoi il avait si bonne mine. Il avait trouvé le bon filon. La fillette était plus empruntée que lui pour manger avec des couverts.

Le second soir, alors que je rentrais du restaurant de l'hôtel Taj Mahal, sans trop regarder les trottoirs où s'installaient les sans logis pour la nuit, j'avais senti qu'on tirait sur ma manche. C'était un petit bout de gamine de 3-4 ans. Elle avait les cheveux collés et levait vers moi de grands yeux noirs en mettant ses doigts à la bouche pour me montrer qu'elle avait faim. J'avais frappé à la porte d'un restaurant où brillait encore une lumière et j'avais pu avoir un cornet de beignets chauds. La petite ne lâchait pas ma main. Je m'étais agenouillée près de sa maman et je l'avais réveillée par quelques caresses sur l'épaule. Un nouveau-né dormait à ses côtés. Elle avait sursauté et saisit le sac. Les pépites de plaisir dans les yeux de la fillette avaient été, pour moi, le plus beau des cadeaux.

C'était encore un soir à Bombay, alors que je discutais prix avec un taxi, un jeune homme qui, à mon accent à la Maurice Chevalier, avait tout de suite reconnue une Française. Il avait un sourire à faire craquer la plus obstinée, des yeux noirs brillants, des cheveux mi-longs ondulés. Après m'avoir adressé quelques mots, il était reparti, comme il était arrivé, Le corps au niveau des cuisses, posé sur une planche à roulette. Ce magnifique jeune homme n'avait pas de jambes ! Un haut de jeans et un bandage extrêmement blanc terminait son corps. Son sourire avait été mon plus beau cadeau de ce jour là !

Et mon dernier soir à Bombay, alors que je trainais sur Marine Drive, pour faire des photos du coucher de soleil, les enfants s'étaient accumulés autour de moi. Tous voulaient coller leur œil sur le viseur de mon appareil. Ils répétaient les mots français que je leur apprenais. J'avais senti que j'étouffais et j'étais sorti tant bien que mal du groupe pour aller m'asseoir sur un banc. Toutes les fillettes voulaient porter mes paquets, me toucher. Aux plus chanceuses, je donnais la main. Je sentais leurs doigts tout le long de mes bras. Sur mon banc, je n'avais pas été plus au calme. Je leur avais proposé une sucrerie. Les plus jeunes me répondaient oui avec les yeux qui s'allumaient alors que les garçons, plus âgés disaient non, et interdisaient aux petits d'accepter. C'est qu'ils doivent rapporter de l'argent (souvent pour que le père aille le boire) et si je leur achète une confiserie, je ne donne pas de monnaie! J'avais cédé. J'avais voulu de façon utopique, faire les enfants se mettre en file indienne. Tant de mains se tendaient vers moi que je m'étais sentie prise au piège, physiquement et moralement.

J'avais aussi eu beaucoup de plaisir à découvrir cette très belle ville de Bombay !

C'était ces quelques jours à Goa. J'avais trouvé une chambre entre Baga et Calangute, chez Juanita. Cette chambre avait une terrasse qui donnait sur un petit jardin. Chaque matin Juanita m'apportait mon petit-déjeuner avec des french-toasts. Ensuite je filais à la plage où, pas 5 mm je n'étais seule. Les vendeurs et vendeuses, le plus souvent des enfants, venaient me tenir compagnie. Nous discussions à bâtons rompus sans nous apercevoir que nous ne parlions pas la même langue. A une des vendeuses, une adolescente au regard triste, j'avais, le dernier jour, alors qu'elle était seule et qu'elle avait gardée mes affaires pendant ma baignade, donné mon beau linge de plage qu'elle convoitait depuis le premier jour. C'était un échange, elle m'avait donné un carré de coton que je garde toujours précieusement. Combien de bananes ai-je distribuées pendant mes heures au soleil ? Il ne m'en restait souvent plus au moment de manger à midi ! Qu'importe, les moments passés là n'étaient que du bonheur.

Les bains dans une mer chaude et les marches le long de la plage à l'heure du coucher de soleil restent aussi un plaisant souvenir.



# LE TROISIEME VOYAGE.

**J**e l'avais fait en compagnie d'un ami. Nous avons choisi le Kerala. Notre voyage s'était terminé par quelques jours à Goa et à Bombay.

Dans cette région, la beauté des femmes, vêtues de leurs saris soyeux, des guirlandes de fleurs, le plus souvent du jasmin, dans leur cheveux noirs ébènes, m'avait éblouie. Les voir marcher au bord des vagues, au coucher du soleil reste un tableau inoubliable !

C'était de bon matin la promenade sur le lac Peryard. La brume recouvrait la surface de l'eau qui petit à petit nous était apparue d'un bleu profond, entouré d'une terre rouge et verdoyante. Le paysage, les couleurs, l'ambiance rendaient le paysage enchanteur. Nous n'avions pas vu de tigres. Sur les berges les animaux étaient nombreux : éléphants, phacochères, loutres, etc...Les quelques heures passées là sont restées à jamais gravées dans ma mémoire.

C'était le Coconut Lagoon à Kumarakom, un hôtel construit au milieu de canaux qu'enjambaient des ponts de bois. Un bananier poussait au milieu de notre salle de bain à ciel ouvert. Nous avons goûté là, aux massages ayurvédiques. Nous avons navigué sur les backwaters avant de reprendre la voiture pour nous rendre à Cochin. J'avais beaucoup aimé cette ville : les couchers de soleil sur fond de filets chinois, les magasins de tissu principalement le magasin Jayalakshmi où sur trois étages, les piles de soieries aux couleurs chatoyantes me donnaient des picotements au bout des doigts. J'aurais voulu les toucher, les humer, me rouler dedans ! C'était la convivialité du Vieux-Cochin et de ses habitants. J'avais osé franchir l'entrée d'une cour autour de laquelle se trouvaient des maisons. Une grand-mère s'était approchée de nous et avec une grande fierté nous avait présenté toute sa famille, jusque dans une maison où se trouvaient encore au lit deux garçonnets. J'avais fait une photo de famille. Dans la rue aussi j'avais fait plusieurs photos et j'étais rentrée avec un tas d'adresse. Les photos sont-elles bien arrivées ?

J'avais retrouvé Goa. De petits commerces s'étaient installés sur la plage. Nous avons rencontré d'autres vendeuses, toujours aussi coquines.

J'avais retrouvé la maison de Juanita. Elle avait agrandi et sa maison était devenue une petite entreprise. Elle avait gardé sa gentillesse. Elle nous avait offert une boisson.

Nous avons visité Old Goa, sa cathédrale et le marché de Panjim.

Enfin, j'avais revu Bombay avec plaisir et découvert d'autres lieux : l'île Elephanta, vu les dhotis, ces intouchables qui font des lessives à longueur de journées, nous avons assisté à une cérémonie religieuse Jaïn et enfin bu un verre au dernier étage de l'hôtel Taj Mahal.

# LE QUATRIEME VOYAGE.

{Du 11 décembre 2009 au 5 janvier 2010}

Pour ce quatrième voyage, je vais, accompagné d'un ami, revoir Calcutta, découvrir Vârânasî (Bénarès) et passer quelques jours dans le parc des Sunderbans dans l'espoir de voir des tigres. Ensuite je partirai seule pour Bangalore d'où j'irai voir l'école de Puttaparthi, pour laquelle les personnes d'une association de ma région parrainent les enfants.

---

## VENDREDI 11 DECEMBRE.

Aéroport Charles de Gaulle, porte C87, embarquement pour Dehli. 80 à 90% des passagers ont des faciès indiens. Je suis déjà dans le bain. J'aime bien !  
Le vol est assuré par Air-France en collaboration avec KLM, Delta Airline et Air India. Le champagne et le vin sont bien français, le repas et l'en-cas avant l'arrivée, un peu moins.

Dehli, contrôle des passeports et attente des bagages. C'est long mais j'ai le temps. Nous arrivons à 23h et mon vol pour Calcutta n'est qu'à 7h du matin ! Navette pour le « domestic airport ». Je m'installe sur un banc. Prudente j'attache mes sacs et je tombe dans un sommeil profond pendant près d'une heure.

L'avion, Airbus A321, d'Indian Airline est parfait, tout comme le petit-déjeuner qui nous est servi. Il est plus français qu'indien !

Mon sac arrive en dernier. Je vais en compagnie d'un porteur (tireur de sac à roulette en l'occurrence) jusqu'à l'aéroport international où je dois retrouver Jacky arrivé 1h plus tôt. Comme il est impossible de rentrer dans un aéroport sans billet, c'est par un sms que je lui signale ma présence à l'extérieur.

---

## SAMEDI 12 DÉCEMBRE.

Kolkata (Calcutta).

Je ne reconnais rien de la ville. Le chauffeur de taxi nous fait passer par le nouveau quartier de Salt Lake. Des immeubles partout, de belles rues, etc.. C'est ici que les grandes firmes s'installent. Notre chauffeur emprunte un boulevard extérieur de 7 km qui va lui éviter les embouteillages. Je soupçonne aussi ce conducteur de vouloir nous montrer la meilleure image de sa ville. C'est tout à son honneur.

Dès que le taxi « rentre » en ville, c'est un grouillement indescriptible, un slalom de voitures, rickshaws, bus, camion. C'est dément !

L'hôtel Gardenia est simple, mais très correct. Un peu éloigné peut-être.

Nous nous rendons dans Ganesh street pour réserver notre visite du parc des Sundarbans. C'est le premier contact avec la rue. Les mini-boutiques sont installées sur les trottoirs. C'est aussi le lieu d'habitation de beaucoup de personnes. Des femmes font leur lessive au robinet d'eau installé le long de la rue. Les enfants, même bébé, sont allongés sur une toile à même le sol. Les plus grands jouent.

Je fais attraction en mangeant ma première Chappattis avec une coupelle de lentilles jaunes, devant une gargote de trottoir assise sur un tabouret.

Après un certain temps passé dans le bureau de tourisme, nous finissons par pouvoir payer et obtenir nos billets pour le parc des Sundarbans. J'espère que les tigres sauront nous récompenser de notre patience « if you are lucky » nous dit le vendeur prudent !

Il y a 16 ans, j'avais trouvé Calcutta grouillant, aujourd'hui il me semble que tout est multiplié par 10, peut-être pas autant, mais par cinq au moins !

La circulation est démente. A grand coup de klaxon, chacun essaie de prendre sa place dans les files. Le second jour, j'essaie de faire en sorte que mes tympans oublient ce tohu-bohu, qu'il ne soit qu'un bruit de fond auquel je ne vais plus attacher d'importance. Sinon, c'est intenable !

Pour rendre la circulation plus fluide (un euphémisme), sur les grands axes, ont été construit des toboggans et des barrières au milieu des deux sens de circulation pour empêcher les piétons de traverser n'importe où. Traverser certaines rues ou certains carrefours, tient du suicide consenti. Il faut faire son acte de contrition avant de poser le pied sur le bitume!

Le boulevard Jarawal Nehru est l'une des grandes artères de Calcutta, elle borde le Maidan, espace de verdure composé de bosquets, de jardins, de pelouses, etc.. Tout au bout se dresse le Mémorial de la Reine Victoria. A mon premier voyage, une équipe de cricket jouait sur les pelouses. Aujourd'hui, depuis le boulevard on ne voit plus rien. Des barrières pleines et hautes ont été élevées au milieu du boulevard. Sur les larges trottoirs qui le bordent les petits commerçants ont dressé boutiques, côté habitation et côté bord du trottoir. IL ne reste que l'espace entre-deux pour se déplacer. Le soir du 24 décembre, il fallait jouer des coudes pour se frayer un passage. On y trouve des commerces de toutes sortes : des fruits, des légumes, de la friture sucrée ou des beignets de légumes, des chappattis, des bijoux, des vêtements, de la bagagerie, des boîtes, des boucles, des ceintures, de tout, absolument de tout. Chacun essaie de se faire un peu d'argent pour survivre.

Dans les rues transversales et autour de New Market, c'est la même chose : une avalanche de t-shirts à même le trottoir ici, des montagnes de sacs à dos là, encore des vendeurs de glaces plus loin ou des vendeurs de peluches qui les ont directement exposées sur le toit et le pare-brise de leurs véhicules.

Dans cette rue, j'avais acheté un réveil, qui fonctionne encore malgré un nombre incalculable de chutes. Dans la rue Sutter, le tas d'immondices a disparu, quelques petits commerces sont apparus et les rickshaws-pieds, qu'on ne trouve qu'à Calcutta, sont encore là, leur cloche à la main pour signaler leur arrivée. L'hôtel Fairlawn a peu changé. Le jardin est toujours un havre de paix au milieu de l'agitation affolante du quartier.

Nous nous y reposons sous la tonnelle, en compagnie d'un garçonnet de 10 ans : Yassim, qui nous sert de guide. Nous n'en avons pas vraiment besoin, mais il doit gagner sa vie, et surtout aider sa mère qui vit seul avec cinq enfants. Nous buvons thé, bière et Yassim, Pepsi. Ici peu de choses ont changé si ce n'est la direction de l'hôtel. Les photos du film « la cité de la joie » sur le mur qui court le long de l'escalier ont été remplacées par des photos de famille et de visiteurs illustres. L'endroit reste zen.

Yassim nous quitte au moment où nous entrons visiter le musée. Son visage s'éclaire d'un grand sourire en touchant son salaire : 1 T-shirt et de l'argent.

Une chose n'a pas changé dans ce quartier, ce sont les mamans qui mendient. Leur nombre est aussi multiplié par cinq, voire beaucoup plus. J'achète du lait à deux d'entre-elles. Je fais ouvrir les pots, en personne échaudée, pour être sûre qu'elles vont l'utiliser. L'un des bébés n'a que quelques jours. Incroyable ! Je refuse catégoriquement d'acheter encore une fois du lait à une troisième maman qui réclame. Elle me suit pendant un bout de chemin et je finis par lui donner 10 roupies. Cette maman et sa fillette Sania, je vais les voir chaque jour lorsque je serais dans ce quartier. Je m'attache à cette gamine, elle me tend les bras, vient se blottir contre moi, me fait des câlins. Ses yeux comme des bigarreaux pétillent, son sourire me séduit. La maman est jolie et ne manque pas de charme. Je crois que nous nous attachons l'une à l'autre. Lorsqu'au retour de Bénarès, nous logeons dans un hôtel de la rue Sutter, chaque jour, nous nous rencontrons. Plusieurs mamans du quartier ont compris que lorsque je

m'arrête pur l'une d'elle devant l'épicerie mouchoir de poche de la rue, je demande 50 roupies pour toutes celles qui se présentent. La maman de Sania en fait partie. Cette gamine a environ 11 mois, quatre belles quenottes, des bourrelets dodus de bébé et je la vois faire ses premiers pas alors que je la fait marcher sur le trottoir. L'avant dernier jour la maman me fait comprendre qu'elle aimerait bien mon foulard et un pull pour Sania. Le soir du 24, avec Jacky, nous bravons la foule. Je trouve un ensemble pantalon d'un joli jaune vif. Je lave mon écharpe, achetée en Inde il y a 17 ans, elle a parcouru le monde et va finir sa vie dans son pays d'origine. Ce dernier jour, j'ai donné rendez-vous à la maman entre 10 et 11h. Je suis seule, Jacky est reparti tôt le matin pour la France. Je prends mon petit déjeuner, lorsque je la vois me faire signe. Je suis heureuse de lui remettre les cadeaux et je suis déçue de ne voir aucun sourire sur son visage. Je ne comprends pas ce qui lui arrive. A ma question de savoir où travaille son mari, elle me montre de la main le lointain et m'indique un nom que je ne comprends pas. Elle me murmure, plus qu'elle ne prononce, une phrase qui va revenir jusqu'à mon départ et dont je ne saisis pas le sens. Elle vient une dernière fois, avec les autres femmes, chercher sa portion de riz. Je prends encore Sania, dans mes bras. J'ai complètement craqué pour cette gamine. J'ai du mal à arracher un semblant de sourire à sa maman. Lorsque je lui conseille de rentrer chez elle, maintenant qu'elle a ce qu'elle voulait, elle me dit à 3 h ! J'ai un coup au cœur et je crains que ce ne soit un exploiteur qui ramasse les femmes de banlieue, qui les dépose là et qui les reprend à 3 h en prenant sa commission sur ce qu'elles ont gagné ! J'ai peur ! Elle m'attend à la porte de l'hôtel lorsque je sors avec mon sac. Elle me murmure toujours la même phrase avec son air si triste. Je la serre contre moi. Sania dort dans le foulard posé sur la hanche de sa mère. Je monte dans le taxi, j'envoie un baiser qu'elle me rend de la même façon. Le taxi démarre. Je ne me retourne pas. J'ai les yeux remplis de larmes. Hier soir j'ai dit que je ne reviendrais jamais à Calcutta à cause de la pollution, maintenant je voudrais gagner au loto en arrivant et revenir au plus vite pour sortir Sania et sa maman de leur galère. Pourquoi tant de femmes avec enfants sont-elles seules ?

Dans ce quartier le dimanche avant Noël et à cette occasion, un restaurant distribue de la nourriture aux mamans et aux enfants de la rue. Ils sont placés en file indienne. Ce sont des étrangers qui font le service d'ordre, avec gentillesse, dont parmi eux des Français.

Le musée est très intéressant et nous y passons plus de 2 heures, en faisant abstraction de la partie zoologique. Les fossiles, les minéraux, les monnaies, les lingams, les statues et décor de temples ont occupé tout notre temps. La cour intérieure entourée de bâtiments en arcades, avec ses parterres et son jet d'eau au centre, est belle.

La cathédrale St Paul, toute blanche s'élève à l'extrémité du Maidan. L'intérieur est sobre et à une semaine de Noël, l'absence de décoration est surprenante.

Près de la cathédrale, à l'inverse, nous arrivons dans une cour par une allée couverte de verdure, de fleurs et de guirlandes électriques. Pour un mariage, dans la cour sont dressés un buffet et de nombreuses tables recouvertes de longues nappes rose et blanches. Sur le portail d'entrée, les deux prénoms sont inscrits en lettres de fleurs.

Domage, les mariés ne sont pas arrivés. Le spectacle de son et lumières devant le Victoria Mémorial ne nous permet pas d'attendre plus longtemps.

Le Victoria Mémorial n'est pas intégré à ce son et lumière. Il s'agit de jeux d'eau. Au son d'une musique sous des lumières changeantes, les jets d'eau forment d'artistiques figures.

---

## DIMANCHE 13 DECEMBRE.

Visiter le Temple de Kali un dimanche n'est pas une mince affaire. C'est jour de prières, de pèlerinage. De chaque côté de la rue qui conduit au temple, les boutiques vendent des articles de dévotion. Les femmes ont revêtu leurs plus beaux saris. La file s'allonge de plus en plus. Tous veulent avoir la chance de passer devant la statue de Kali.

A l'entrée nous avons enlevé nos chaussures.

En tant qu'étrangers et visiteurs privilégiés, sous la houlette d'un guide nous contournons la file. Nous sommes devant la statue. Je m'incline et dépose une pièce, comme le font les autres adorateurs. Une maman confie son enfant au jeune homme qui se trouve près de Kali. L'enfant touche la statue et il est rendu à sa mère. Ce jeune homme dépose également aux pieds de Kali, les fleurs, l'argent et les cadeaux que les fidèles derrière la grille, lui confient. La ferveur des visiteurs est impressionnante.

Dans la cour derrière le temple proprement dit, des chiens somnolent et dans un enclos, des bébés moutons attendent d'être égorgés ! Encore un peu plus loin un bassin de purification dans lequel un enfant, sous l'œil de sa maman, se baigne nu comme un ver. Au bord, un homme nous marque le front d'une touche de couleur en bénissant toute notre famille, contre quelques roupies, si nous voulons voir nos souhaits se réaliser!

Dans le quartier de BBD Baghs, il faut déambuler le nez en l'air, sans oublier de regarder devant soi, car les rues et les trottoirs sont aussi encombrés que dans le reste de la ville.

Ici, beaucoup de bâtiments de l'époque coloniale sont restés debout. Certains sont en complète décrépitude, d'autres ont une histoire comme the Writer's building, dont les murs en briques et les petites fenêtres en ogives, cachent une multitude de piles de dossiers en tous genres. L'église St John, laisse le haut de ses murs rouges et son toit dépasser des maisons précaires qui l'entourent. La Cathédrale du St Rosaire, toute blanche est entourée d'une cour dans laquelle se trouve une belle grotte de ND de Lourdes. La poste principale est superbe. Toute blanche, son entrée est dominée par une immense coupole. Au milieu, trône la grande statue en bronze d'un facteur !

---

## LUNDI 14 DECEMBRE.

### Sunderbans

**D**épart 8h ! Nous recevons une fiche détaillée des vues à observer le long du trajet qui va durer deux heures.

En arrivant au delta, nous montons dans un bateau qui va encore mettre deux heures pour arriver au Lodge « Sundarbans tiger camp ». L'endroit est agréable, niché au milieu d'une végétation luxuriante. Les allées sont bordées de fleurs et les bungalows sont dissimulés au milieu de cette verdure. La chambre est très grande. La décoration est mimétique, beaucoup de bois et de toile de coton.

Le repas nous attend sous une large hutte en bois couverte de chaume.

En milieu d'après-midi, nous remontons à bord pour découvrir le delta et voir les tigres promis. Nous sommes à la limite du Bangladesh. Nous passons par de petits bras d'eau. Nous scrutons le moindre bruit, la moindre couleur orange à travers les branches. Arrêt au point d'observation des singes Rhésus macaques. Tout au loin des daims vivent en famille.

De retour au Lodge le thé nous attend. A l'heure de l'apéritif, c'est une troupe locale qui, entre chants et danses, nous fait vivre l'histoire du village en compagnie d'un vrai-faux tigre !



---

## MARDI 15 DECEMBRE.

*Réveil en douceur,  
Sous les trilles des oiseaux chanteurs.  
Départ de bateau en somnolence.  
Dans une brume délirante.  
Le soleil apparaît avec témérité,  
En douceur de rouge voilé,  
Au milieu d'un paysage gris !  
Moment délicieux de rêverie !  
Petit à petit les eaux se font miroir,  
Et doublent le plaisir jusqu'au soir !*

**I**l n'est que 7 h. L'air est frais. Le petit-déjeuner est servi sur le bateau. Nous naviguons pendant sept heures. Premier arrêt. Par un chemin de béton qui passe au-dessus de la canopée nous arrivons à des différents points d'observation. Des oiseaux : aigrettes, hérons, aigles, marabouts, fishkeepers, etc... Des tigres ? Rien ! Nothing ! Nada !

Dans la vase, des crabes avancent au milieu des racines pneumatophores des palétuviers. Des coquillages en forme de cônes semblent abandonnés sur la vase. Plus loin, un crocodile daigne sortir des hautes herbes pour nous saluer la gueule grande ouverte, qu'il referme très vite pour nager et aller lézarder au soleil.

Nous nous retrouvons face au golfe du Bengale. Nous contournons une île et en près de deux heures, nous revenons au Sundarbans Tiger camp.

Un excellent buffet nous attend. Poisson curry. Ce soir nous goûterons aux crabes de la mangrove, au curry évidemment. Plat absolument délicieux.

L'après-midi, nous partons en groupe, sous la houlette de notre guide James, visiter le village tout près. Le chemin de terre surélevé est une sorte de digue, comme celles construites tout autour des terres pour éviter les inondations au moment de la mousson. A l'approche du village, l'allée de terre est recouverte de briques posées en arêtes de poisson. Sur ce chemin, la circulation est incessante : piétons, vélos, rickshaws.

Les maisons sont coquettes, faites de pisé et couvertes de chaume. Parfois, sont accrochés sur les toits des courges et autres cucurbitacées. Les légumes poussent dans de minuscules jardinets. Les champs, sorte de cuvettes carrées, entourés de murets en terre, sont vides. Il y a un an, un tsunami, une vague géante a tout recouvert. Le village s'est reconstruit. Les terres aujourd'hui trop salées ne permettent pas encore la culture du riz. Dans quelques mois, les parcelles reverdiront.

Dans une cour, les hommes jouent aux cartes. Trois femmes marquent une pause avant de repartir leur jarre ronde, pleine d'eau, posée sur la hanche. Je vais bavarder avec un groupe de fillettes dont l'une saute à la corde. Je leur montre que je sais aussi ! Quels rires toutes en chœur ! Ensuite, photo avec l'une, photo avec l'autre, photo de groupe avec moi et je leur confie mon appareil pour qu'elles me photographient à leur tour. Les conseillères sont nombreuses derrière celle qui tient l'appareil. Une charmante jeune femme m'invite à prendre le thé chez elle à l'autre bout du village. Le guide est trop loin pour que je lui signale mon départ et je dois refuser à contrecœur.

Ce village respire le calme, le bonheur, le plaisir de vivre tout simplement. Il est principalement peuplé de réfugiés Bengalis. Tous savourent la joie d'être là, en vie et pas si malheureux puisque la nature leur offre de quoi se nourrir.

Retour pour déguster le thé qui nous attend et visionner un film sur le delta et, les tigres !

105.000 km<sup>2</sup> d'eaux et de mangroves. 2.600 km<sup>2</sup> pour la réserve des Sundarbans, déclarée patrimoine de l'humanité par l'UNESCO depuis 1985. Le delta est alimenté par les fleuves : Gange et Brahmapoutre. 450 tigres se promènent toujours à travers le delta. La cohabitation de ce félin avec les habitants des villages pose souvent le problème de la sécurité. Comment ne pas avoir envie d'abattre un animal, prêt à vous dévorer ? Même s'il est magnifique et protégé ?

---

## MERCREDI 16 DECEMBRE.

**D**ernier matin. Je me lève tôt. Les oiseaux sont à peine réveillés. Le coq chante. Les canards et les oies lui répondent. Le brouillard noie la végétation. La brume rosit alors qu'arrivent vers le port les premiers ouvriers enveloppés dans une couverture, leur cuvette, tissée de feuilles, sur la tête et leur pioche sur l'épaule. Ils vont monter de la vase du bord de l'eau sur la hauteur, sous l'œil débonnaire d'un contremaître ventru, fumant une Bidis (cigarette typiquement indienne) ! Cette boue servira à cimenter des briques.

Nous embarquons dès 6h30 ! Quatre heures de navigation et toujours pas les moustaches d'un tigre en vue. Hier, j'ai demandé au guide local quand il avait vu le dernier ? En décembre 2008 ! Il y a donc plus d'un an ! Les empreintes sont là. Lui ? Dans quel fourré, dans quel bras du delta est-il ? Sont-ils ?

Nous rentrons à onze heures, le repas est prêt. 11h45, nous partons pour notre dernière ballade dans les Sundarbans. Sans perdre espoir, jusqu'au bout je scrute les bords du rivage. S'il nous faisait un dernier cadeau ? S'il se montrait ?

A peine assise dans le bus, je prends conscience que le silence est fini. Le moteur en marche, le chauffeur appuie non stop sur le klaxon.

Les champs couverts d'eau sont des miroirs sous le ciel resté brumeux. Les cabanes des pêcheurs, les maisons de pisé au toit de chaume, les saris étendus sur un fil, au loin les palmiers, tout se reflète doublant le plaisir du regard.

C'est une région agricole très riche. La récolte du riz touche à sa fin. Les grains sèchent sur des toiles et la paille resserrée en gerbes, est entassée en meules devant les maisons.

Dans plusieurs villages, c'est l'heure du marché. Du poisson, des légumes de toutes sortes, même des choux-fleurs, sont exposés sur des toiles à même le sol devant des vendeurs et vendeuses assis par terre.

Plus loin, pas moins de trente cheminées de briqueterie crachent leur fumée.

Un peu avant Calcutta s'étire le quartier des chiffonniers. Des maisons de palmes tressées avec une toile pour porte. D'autres en toiles de jute ou de plastique. Partout un nombre incommensurable de ballots ou de tas de chiffon en vrac.

Enfin nous trouvons un taxi ! Plusieurs refusent de nous conduire rue Sarah Bose. La traversée de la ville à cette heure de pointe, ressemble à un gymkhana ! Je ne sais pas quel Dieu, à l'œil aigu, veille sur les chauffeurs en Inde ? Arriver vivant, tient du miracle !

---

## JEUDI 17 DECEMBRE.

**N**ous allons visiter le quartier du Maidan. Cet espace : roseraie, pelouse, arbres, est un poumon de verdure extrêmement reposant dans cette ville frénétique. Au milieu de bassin d'eau et de pelouses, le Victoria mémorial a été construit entièrement en marbre blanc, entre 1900 et 1920. A cette époque une terrible famine sévissait dans le pays ce qui provoqua la révolte de la population. La reine Victoria n'est jamais venu visiter son monument ni même le pays. Un comble !

L'entrée est de 10 rps pour la population locale et de 100 rps pour les étrangers. C'est très bien, cela permet à toute la population de découvrir son patrimoine. Ils sont d'ailleurs très nombreux, la file s'allonge jusqu'en bas des marches. A l'intérieur plusieurs expositions sur différents aspects de la vie antérieure de Calcutta.

Sur les pelouses, sous chaque arbre qui longe la clôture, un couple de jeunes gens se conte fleurette. C'est mignon tout plein !

Vârânasî (Bénarès).

**N**ous partons depuis la gare d'Howrah à Calcutta. Notre voyage aller se fait en wagon de luxe. Seulement quatre couchettes rembourrées dans le compartiment et la literie fournie est très propre : deux draps, un oreiller, un linge de toilette, une couverture. Malgré la propreté, une méchante puce va me faire des guili-guilis et me piquer allègrement le pied gauche !

Pour le retour nous voyagerons en classe normale : six couchettes et pas de literie. Mais, après avoir bien patienté au bureau des Railways, le billet nous coûte 4€ chacun pour 600 kilomètres et plus de 16h de voyage !

J'admire encore cette fois l'organisation indienne des railways. Nous serons quatre occidentaux à monter à Bénarès et deux autres monteront en cours de route. Nous sommes regroupés alors que tous les autres passagers du wagon sont Indiens !

Notre âge, ici, surprend toujours. Peu de gens atteignent cet âge de 67ans ! Notre vendeur de billet écarquille des yeux et nous dit qu'il me donnait 28 ans et 33 à mon compagnon. Nous partons d'un bon fou rire tous ensemble!

Dans la gare d'Howrah, le spectacle est partout. Devant la gare les taxis sur plusieurs files déposent ou attendent les clients. Dans la salle des pas-perdus, certains se sont allongés à même le sol pour dormir. Des familles entières assises en tailleur mangent. Quelques privilégiés ont trouvé des chaises pour s'asseoir. Ici aussi le commerce est ininterrompu : vendeurs de tchaï (thé), de café, de journaux, cireurs de chaussures, etc..Cela se poursuit sur le quai.

Dire que les trains de banlieue sont bondés est un euphémisme. Celui qui part devant nous est plein à ras-bord. Plusieurs jeunes restent debout sur le marchepied. Impossible de fermer la porte. Le train démarre doucement. Une quantité impressionnante de personnes coure encore dans l'espoir d'un encadrement de porte qui permettrait de s'y glisser. Incroyable !

Il est impossible, dans cette effervescence, de faire une photo.

---

## VENDREDI 18 DECEMBRE.

**I**l est moins une que nous manquions la gare de Bénarès. Nous avons oublié que ce n'était pas le terminus du train.

Nous ne tardons pas à être accosté de tous les côtés par des porteurs, des drivers de rickshaw, des chauffeurs de taxi. Nous faisons la sourde oreille, lorsqu'un homme petit et mince nous entend parler de l'hôtel Pavalli, il connaît, c'est sans problème. Ok ! Lui fait le guide. Il est accompagné par un chauffeur grand et carré. Il n'est pas gros sinon nous aurions pu croire à un couple Laurel et Hardy indien ! Tous les deux, vont nous faire découvrir Bénarès et les environs pendant notre séjour. Ils forment un couple parfait : guide qui parle bien l'anglais et chauffeur compétent. De plus ils sont très serviables.

L'hôtel Pavalli international est une ancienne demeure de Maharadjah. S'il n'a pas le luxe de ceux du Rajasthan, il s'en dégage une essence surannée qui ne laisse pas indifférent. Un long et large couloir, aménagé avec des meubles d'époque, surmontés de photos du temps de la splendeur du palais, conduit à un patio. Deux étages, bordés de larges couloirs, entourent cette cour au centre de laquelle s'élève une fontaine sans eau. La chambre est propre et confortable, La salle de bain est grande.

En allant à l'office du tourisme situé à la périphérie de la ville, nous prenons contact avec la rue. Ici aussi il faut, avec témérité, se faufiler entre les autos, les rickshaw moteur ou vélo et les vaches qui vont leur chemin sans s'occuper des autres.

Les activités sont regroupées par secteurs : les carrossiers, les mécaniciens, les vendeurs de pneus, etc. Et, pour la première fois, depuis que je suis en Inde, un commerce d'articles pour enfants, vêtements et accessoires.

Accueil très affable à l'office du tourisme.

Nous mangeons dans le restaurant voisin où je commande un dessert qui m'arrive sous forme d'un biscuit genre Savoie, avec une couche de crème blanche à l'intérieur et qui est recouvert d'une crème dégoulinante turquoise! Les anglais on laissé des traces ! Partout la confiture a une consistance gélatineuse typique !

Au retour pour nous rendre aux ghâts et dans le quartier de Chowk nous prenons un rickshaw-vélo. Le pédaleur est un homme maigre dont les mollets doivent être en béton !

Ce quartier de Chowk, la vieille ville, est un labyrinthe de ruelles étroites, bordées de minuscules commerces, de niches de prières et de petits temples. Dans ces couloirs sinueux circulent : des motos, des vélos, des piétons et des vaches qui prennent pratiquement toute la largeur.

C'est au cœur de ce quartier que se trouve le temple d'or. Il n'a rien à voir avec la Shwedagon de Rangoon ! Ce n'est que du cuivre doré qui recouvre la coupole. Ce temple est sous haute protection. Il faut déposer les sacs, les téléphones, les appareils photos, passer au détecteur et au toucher du corps, une femme pour les femmes, un homme pour les hommes, répondre aux questions, remplir une fiche, signer et évidemment, enlever ses chaussures. Je marche pieds nus sur le sol humide.

Je suis saisie par la foi profonde qui anime les pèlerins devant le lingam de Shiva. Chacun joue des coudes pour s'approcher, prendre un peu de l'eau qui coule sur le lingam au creux des mains et s'en asperger la tête et les épaules, en récitant des prières.

Devant de minuscules temples il y a toujours un officiant prêt à vous oindre le front, sorte de bénédiction, contre quelques roupies !

Malgré ma réticence à marcher pieds nus sur ce sol humide, jonché de pétales et de poudre de couleur, j'oublie mes chaussures en partant. Ce sont les gardiennes et les policiers qui m'appellent : Mam.. Mam... Devant mon air interrogateur ils ajoutent : shoes...shoes, en riant de bon cœur !

A la sortie de Chowk, nous retrouvons notre « pédaleur » qui nous conduit au Ghât Dashashwmedh où tous les soirs a lieu une cérémonie.

Nous découvrons ces ghâts, endroits clés de Bénarès. Beaucoup de monde. Nous sommes sans cesse harcelés par des rabatteurs de barques, des vendeurs et vendeuses de cartes postales, de corbeilles tressées avec quelques fleurs et une bougie au centre. J'en achète une. La vendeuse l'allume me demande de faire un vœu. Je la pose moi-même à la surface du fleuve. Elle s'en va, emportée par le courant. Toutes ces bougies comme autant de lucioles à la surface de l'eau, c'est magique dans la nuit. Magique, comme l'ambiance, mi-foire, mi-religieuse, qui règne ici sur les Ghats, juste avant la cérémonie du soir!

Nous faisons connaissance d'Anita, une charmante jeune femme, jolie et intelligente. Elle a deux enfants, garçon et fille. Elle veut qu'ils aillent à l'école et comme son mari a un petit travail elle contribue aux finances du ménage, en vendant le soir, des cartes postales et des pots de couleurs pour les tatouages ou autres décorations. Je lui donne un T-shirt pour son mari et des stylos pour ses enfants. Très contente, elle me donne une image de divinité. Nous la retrouvons deux jours plus tard. C'est elle qui nous offre le thaï. Elle s'inquiète. Le professeur de son fils a téléphoné : si elle ne paie pas tout de suite 100rps pour l'école, il ne faut pas qu'il y retourne. Elle n'est pas la première à nous faire cette remarque. Il faut beaucoup de volonté à ceux qui veulent s'en sortir. Lorsque je lui dis combien je donne pour parrainer un enfant de l'école de Puttapparthi elle reste rêveuse. Je me contenterai de lui

remettre une goutte d'eau. Cela permettra à son fils d'aller encore quelques temps faire des études. Elle me paraît très sincère. Ici, il y a toujours le risque que l'argent serve au mari pour boire ! C'est pour cette raison que je donne le moins possible de l'argent !

Un autre jour je fais la connaissance d'une jeune vendeuse : Ouika, 15 ans. Elle vend les mêmes produits. Elle a dû arrêter l'école, elle y a appris l'anglais et l'espagnol. Elle aimerait bien y retourner, mais le commerce est difficile ! Les touristes disent toujours non, non, me dit-elle d'un air dépité ! Il est vrai que les vendeurs sont de plus en plus nombreux et les touristes de moins en moins ! De plus, ils dépensent leur argent avec de plus en plus de parcimonie !

La cérémonie dure une heure. Sur cinq plateformes, dressées au bord et face au Gange, des officiants vêtus en orange, accompagnés d'un orchestre de musiques et de chants, psalmodient, font des gestes qui ressemblent à un ballet, s'accompagnent de lumières, de feu dans des coupes, de chandeliers qu'ils font tourner. La foule assise sur les marches est dense. La cérémonie, la foi des participants, les chants, les lumières sur le Gange, tout est saisissant.

Après la cérémonie, notre rickshaw nous reconduit à l'hôtel. Puisqu'il a fait le guide également dans les ruelles de Chowk, nous lui donnons un peu plus que prévu. Il s'incline devant nous, porte l'argent à son front en nous remerciant.



---

## SAMEDI 19 DECEMBRE.

**N**ous retournons le lendemain, après notre promenade matinale sur les Ghats, dans Chowk avec notre chauffeur et notre guide.

Dans ces ruelles se trouvent les ateliers de soieries. Un seul bruit : tac...tac...tac... le bruit du métier à tisser qui cogne. Les ateliers sont dans des sous-sols. Nous apercevons les travailleurs derrière leur métier par des vasistas qui donnent sur la route. Les pièces sont sombres et les machines serrées au maximum. Combien d'heures par jour font ici les ouvriers ? Dans une autre pièce, c'est l'amidonnage et la teinture des écheveaux de soie. Tout le travail est fait de façon artisanale. Nous terminons, évidemment par la boutique. Je craque complètement pour des housses de duvet en soie. Elles sont extraordinaires de couleurs. Le choix est immense et me décider est un vrai casse-tête. Quant aux écharpes leur douceur me fait fondre.

Avant les ateliers de soieries, notre couple, chauffeur-guide, nous conduit dès 5h30 voir un autre visage des ghâts.

La ville dort encore. Beaucoup de personnes dorment dehors, par terre ou dans leur rickshaw, recroquevillées et simplement pour tous, recouverts d'une couverture.

Dans ce clair-obscur du petit matin naissant, dans la fraîcheur qui reste de la nuit, des hommes, vêtus d'un Longhi, d'un slip, parfois d'un simple cache-sexe et des femmes, en sari ou longue chemise, se baignent dans le Gange.

Nous prenons une barque qui va longer les rives. Elle glisse à la surface du Gange dans une brume qui s'échappe de l'eau et rend tout irréel. Dans ce décor évanescent, sur chaque ghâts, les pèlerins se baignent. Des personnes seules, des couples, des groupes de femmes. Certains viennent de loin pour accomplir ce rituel qui leur permettra la rémission de toutes leurs fautes et leur assurer une belle vie après la mort. Petit à petit le soleil se lève. Les dernières brumes se colorent de rose, de violet, avant de se dissoudre, laissant la surface du fleuve sacré frissonner au passage des barques. Les anciennes demeures de Maharadjah émergent de la nuit comme des fantômes.

---

## DIMANCHE 20 DECEMBRE.

### Ramnagar

**N**ous commençons notre journée par la visite de ce fort. Ancien palais de Maharadjah dont celui-ci occupe toujours une aile, je retrouve, comme au Rajasthan, les tourelles, les balcons ciselés, les fenêtres à moucharabieh. Les hauts murs de ce fort, dominant le Gange qui coule à ses pieds.

A l'intérieur, une grande partie à été transformée en musée. On peut y admirer : des voitures anciennes, les carrosses et les palanquins dorés, argentés ou en bois incrusté d'ivoire. Des commodes entières sont en ivoire et magnifiquement façonnées. Incroyable !

Devant la porte d'entrée, sur la place, avant l'ouverture ce matin, je photographie une brochette de femmes assises sur un banc buvant leur thé. Puis, un autre groupe, de femmes toujours, assises à même le sol en attente de l'ouverture de la porte. Elle m'ont vue, m'appellent. Je leur montre les photos. Elles sont ravies d'être les vedettes. Devant des modèles si complaisants, je ne me prive pas. Je mitraille encore dans l'enceinte du palais. Toutes veulent leur photo, les hommes réclament aussi. Nous devenons complices, amies pour quelques minutes. Elles ne m'embrassent pas en partant, ici ce n'est pas la coutume, mais elles me serrent la main en y mettant tout leur cœur.

Les femmes indiennes, vêtues de leurs saris chatoyants, transforment en prairie printanière la plus poussiéreuse des villes.

Quelle belle rencontre ! De quoi mettre du soleil dans le cœur pour la journée.

### Sarnath

C'est ici que se trouve le plus grand centre archéologique bouddhiste du monde.

L'ensemble de cette grande citée bouddhiste a été détruite au 12<sup>em</sup> siècle à l'arrivée des musulmans. Ensuite, les princes de la région vont utiliser les pierres et les briques pour leurs constructions personnelles.

Le stupa Dhamekh, de 33 mètres de haut, devait être magnifique avec ses décors floraux et géométriques. C'est à cet endroit que Bouddha aurait prononcé son premier discours.

Sur le site nous pouvons encore trouver les ruines du plus grand stupa le Dharmarapika, une allée bordée de petits stupas et, sous un abri un temple, autrefois recouvert d'or dont les fidèles aujourd'hui perpétuent la tradition en venant coller dessus de minuscules feuilles d'or.

Un peu plus loin le Mulagandhakuti Vihara est un monastère Bouddhiste. A l'entrée un magnifique temple où se dresse au fond, une immense statue de Bouddha en or. Sur les murs un artiste japonais a peint des fresques racontant la vie de bouddha. A l'extérieur une grosse cloche. Sous un arbre, cinq statues de bronze et le bouddha qui, au centre, représente Siddhârta Gotham donnant son premier sermon sur le site. Sur la clôture extérieure flottent les drapeaux de prières.

En arrivant, nous nous sommes arrêtés dans un temple Jaïns. Un jeune moine, qui ne manque pas de charme, nous donne de grandes explications sur sa religion. Il y met beaucoup d'humour ! Pour reconnaître les grades des prêtres, il suffit de regarder leur habillement. Plus ils sont gradés, moins ils sont vêtus ! Leur chef religieux est nu en toutes saisons ! Ce sont tous des hommes. Ils tiennent à la main un éventail en plumes de paons. Ces hommes ne sont pas de bois. Si la présence d'une femme leur provoque une érection, ils peuvent rapidement la dissimuler derrière leur éventail, nous dit ce moine, non sans un certain sourire !

Dans l'enceinte du site, les Indiens sont nombreux. Les jeunes moines colorent d'orange la pelouse verte. Dans la rue des hommes vêtus de brun, font tourner leur moulin à prière. Sur le trottoir, une maman s'occupe de son commerce pendant que chahutent ses deux fillettes au faciès tibétain. Elles éclatent d'un bon rire en voyant leurs visages sur l'écran de mon appareil photo.

Au retour de Sarnath, je m'offre, à Bénarès, un massage ayurvédique. Je me laisse conduire par le chauffeur et le guide. Ils ont une bonne adresse, propre et correcte. Le prix est assez élevé. Ces demoiselles ont vu arriver la touriste européenne ! Je choisis un massage médium. C'est la force avec laquelle les mains vont se déplacer sur le corps. Quatre mains me massent de bon cœur, des mains aux doigts de pieds. Ensuite elles me font des applications chaudes. Puis vient une troisième jeune fille pour les soins du visage, là ce sont des massages tout en douceur.

J'entends ces demoiselles chuchoter et glousser. J'en comprends la raison, lorsque l'une d'elle vient sans raison m'essuyer le dessous de bras. Ce sont mes aisselles imberbes qui provoquent leur fou-rire !

Lorsque le soin est fini, elles me demandent mon âge, reposent la question incrédules et là leurs rires cessent. Elles me donnaient largement 20 ans de moins ! Ah, si en France on pouvait me trouver aussi jeune ! (rire)

---

## LUNDI 21 DECEMBRE.

### Jaunpur

**A** L'heure du petit-déjeuner, la salle de restaurant de l'hôtel Pavalli fourmille de clients Indiens. Une jeune femme, qui semble la responsable d'un groupe nous salue et une femme plus âgée vient nous serrer la main alors que nous venons de nous assoir à table. C'est fou comme ce peuple est chaleureux !

60 kilomètres nous séparent de Jaunpur, citée musulmane du 14<sup>ème</sup> siècle, capitale d'une dynastie Afghane. La porte du premier fort que nous visitons, possède encore quelques beaux décors de faïence bleue. Cela nous permet d'avoir un aperçu de sa beauté d'origine. Une grande muraille entoure ce fort. Les différentes dépendances sont construites sur une colline. La mosquée est particulièrement sobre. A l'inverse, le hammam est composé de plusieurs pièces en arcades, distribuées autour d'un patio central. A l'époque les murs devaient être couverts de peintures. Il en reste des traces.

Depuis le parc, émergeant de la brume au-dessus de la rivière Gumti, le magnifique pont d'Akbar, construit de 1564 à 1568.

La mosquée Atla Mashid est un ensemble architectural très équilibré. Au centre, le bassin aux ablutions et face à l'entrée, l'immense salle de prières. La salle du mihrab avec ses sculptures d'une grande finesse est particulièrement magnifique. Un homme nous ouvre la porte qui mène à l'étage. De là-haut nous avons la vue en enfilade sur la salle de prière d'un côté et vue sur la médersa de l'autre. Nous pouvons admirer le plafond faits de petits caissons géométriques en bois en cèdre.

La mosquée Laz Darwaza masjid, ressemble à la précédente en beaucoup plus petite et plus simple.

C'est l'effervescence dans la mosquée Jami Mashid. Celle-ci est devenue une école. Tout autour les arcades ont été transformées en chambres. Notre arrivée détourne les élèves de la prière. Ils nous entourent, nous posent des questions dans une langue que nous ignorons. Ils sont tous vêtus de leur grande robe blanche et coiffés de la calotte, blanche également. Un maître vient mettre de l'ordre. Rien ne ressemble plus à un enfant qu'un autre enfant quelle

que soit sa nationalité. Les plus grands sont autour du bassin d'ablution et s'en vont se prosterner dans la salle de prières.

La ville est peu habituée aux touristes. Derrière les fenêtres ou dans l'entrebâillement des portes les regards nous dévisagent. Les femmes nous sourient et nous font des signes discrets. Seuls, les enfants, plus audacieux osent venir tout près, nous toucher, échanger quelques mots. Ils nous quittent en sautant et en riant.

---

## MARDI 22 DECEMBRE

Nous reprenons, en fin de matinée, un bateau pour avoir la vision du fleuve et des palais en pleine lumière.

Nous négocions le prix à 300 rps. Pour le jeune homme de 43 ans, musclé qui va ramer, je suppose qu'il est plus raisonnable de gagner cette somme que de se tourner les pouces au soleil !

Le soleil est déjà haut.

Nous admirons la magnificence décadente des demeures princières.

En nous dirigeant vers Harishchandra ghât, ce sont toujours des personnes qui prennent leur bain et des laveurs de linge, hommes ou femmes. Les grandes pièces sèchent à même le sol. Sur un fil pendent peut-être 100 pantalons !

A l'autre extrémité au Manikarnika ghât ont lieu les crémations. Nous sommes assez près pour voir le corps d'un homme déposé à la limite du Gange. Son visage est découvert et les hommes autour de lui versent de l'eau du fleuve dans sa bouche.

Nous allons visiter le musée de Bénarès. Il est situé dans le magnifique complexe universitaire. Au milieu d'un immense parc de verdure sont disséminés les bâtiments correspondant aux différentes spécialités d'études. Ici c'est la tranquillité. On entend le chant des oiseaux. Pas de pétarades de Rickshaw, pas de mendiants ni même de vaches souveraine ! On se trouve tout à fait ailleurs, la cacophonie de la ville n'est qu'un vague souvenir.

Le musée est bien tenu : propreté et présentation. Salles des miniatures, des tissus, des pièces de monnaie, des trouvailles de différentes pièces lors de fouilles, des ustensiles de cuisine superbes, en argent martelé, etc. Une salle est consacrée à une artiste Suisse : Alice Doner. Elle a vécu longtemps en Inde et s'est inspiré de la vie autour d'elle pour ses peintures et ses sculptures.

---

## MERCREDI 23 DECEMBRE

Je reviens seule, le dernier matin, me promener sur les ghâts.  
A l'entrée du centre de crémation, un homme m'accoste et me propose de m'accompagner au milieu des bûchers, s'exprimant dans un anglais que je comprends sans difficulté.

Il s'occupe de l'hospice, le bâtiment voisin où les indigents viennent vivre leurs derniers jours pour avoir la chance de mourir dans cette ville, d'y être incinérés et d'atteindre le Nirvana après la mort. C'est le souhait de chaque hindou.

Voici tout ce que j'ai retenu : Il y a entre 500 et 600 incinérations par jour à Bénarès. Un espace est réservé aux Brahmanes, un autre aux politiciens.

Il faut entre 200 et 250 kg de bois. Le santal est réservé aux personnes nobles ou riches. Les autres se contentent d'acheter des sachets de sciure de santal qu'ils ajoutent sur le tas de bois.

A la mort, le corps est préparé avec un mélange de cinq parfums, disposés aux cinq chakras et aux points énergétiques.

Les femmes sont recouvertes d'un linge blanc, les hommes d'une étoffe dorée. Sur les deux sont déposées des guirlandes de fleurs.

Le corps est apporté par les membres masculins, proches du défunt en psalmodiant des mantras. Posé à la limite du fleuve, le visage est découvert et chacune des personnes présentes verse, avec ses mains, trois fois de l'eau du Gange dans la bouche. Ensuite le fils aîné, si c'est le père qui est décédé, le fils benjamin si c'est la mère, se tond cheveux et barbe.

Le corps déposé sur le bûcher, la famille en fait cinq fois le tour, symbolisant les cinq éléments.

Le feu est allumé avec la flamme de Shiva entretenue de façon ininterrompue depuis, 1 500 ? 2500 ? ans (je ne suis pas très sûre) Deux hommes surveillent cette flamme sans discontinuer.

Il faut deux à trois heures au corps pour se consumer.

Le crâne pour l'homme, les os du bassin pour la femme sont jetés dans le Gange.

A l'aide d'une urne en terre, vendue ici, le fils aîné puise l'eau et éteint les cendres. Il jettera l'urne par dessus son épaule et s'en ira sans se retourner.

Pendant 10 jours, au village du défunt, auront lieu les cérémonies de deuil. Ensuite si la famille le peut elle revient faire une prière près du Gange. Puis la page est tournée, la vie reprend son cours normalement.

Les malades de la lèpre, variole et autres pestiférés, sont jetés directement dans le Gange sans être incinérés.

Seuls les hommes peuvent atteindre le nirvana. Les femmes restent juste en dessous.

(Existe-t-il une religion qui ne discrimine pas les femmes ?)

Je quitte mon guide après avoir fait un peu d'aumône pour entretenir l'hospice et acheter du bois pour les incinérations.

Je reste plusieurs heures à déambuler sur ces ghâts. Il y a toujours quelque chose à voir. Je ne vois pas le temps passer. Je bavarde avec les jeunes vendeurs et vendeuses. J'observe un groupe de Sâdhus, dont l'un d'eux a le corps recouvert de cendre grise et un triangle de tissu comme cache-sexe. Ses cheveux noués n'ont jamais été coupés. Un autre, maigre comme un clou, vêtu également d'un simple cache-sexe lave dans le Gange, une pièce de coton. Toute sa fortune peut-être ?

Un couple, lui bien en chair, elle plantureuse, sortent de l'eau. Elle enlève sa longue robe de bain, se couvre la poitrine d'un boléro vert foncé, forme les plis de son sari autour de sa taille et d'un geste gracieux jette le reste de tissu en drapé sur son épaule. C'est un somptueux sari rouge bordé de vert et or. Elle marche pieds nus, des bijoux aux doigts de pieds. Ses cheveux, noirs de geai, sont retenus en une longue natte. C'est une très belle femme. Lui, remplace le linge blanc qui lui ceint la taille par un Longhi blanc bordé d'orange, une chemise blanche sur laquelle il a enfilé un gilet sans manche vert foncé. Leur allure démontre un couple d'une classe supérieure. Les Ghâts, regroupent toutes les castes.

Depuis la ville jusqu'au Ghât Dashashwamedh la ruelle est bordée de mendiants. L'autre matin je me suis arrêtée au sommet des marches. J'ai proposé des T-shirt aux hommes assis à même le sol leur sébile en alu devant eux. Quelques uns avaient fière allure. Je leur ai ensuite demandé pour faire une photo. Ils ont accepté avec des étincelles de plaisir dans les yeux. La maman voulait aussi une photo de son fils contre quelques roupies. C'est de bonne guerre. Tous les mendiants du coin m'entouraient avec le sourire aux lèvres.

En bas des escaliers, un peu à l'écart, je regarde tous ces hommes et ses femmes qui attendent l'aumône de leurs condisciples. Ils y a tous les styles : l'infirme, ses cheveux longs blancs encadrent son joli visage, le vrai clochard, sans forme, noir du manque de savon, le vrai mendiant qui, tête baissée, attend que les pièces tintent dans son écuelle, le Sadhu les cheveux en dreadlocks, la couverture sur l'épaule et la canne à la main. Il y a celui qui s'est vêtu d'orange parce que cette couleur est censée porter chance. Le, « encore jeune », bien de sa personne, qui a trouvé que pour lui, c'était le meilleur job. L'intellectuel déchu qui a toujours ses lunettes cerclées sur le nez. Parmi les femmes, il y a cette jeune maman, son bébé



dans les bras. Une femme sans âge, posée là comme si elle attendait sa fin ! Une façon de croire au paradis puisqu'il est promis à ceux qui meurent ici ! La grand-mère qui se contente de quelques linges pour se vêtir et se coucher, elle s'arrange des maigres aumônes pour survivre. Cette autre femme, épuisée, qui dort profondément en plein midi recroquevillée sous une pièce de coton. Une autre maman avec ses deux filles habillées d'uniformes scolaires. Vont-elles vraiment en classe ? L'incontournable maman, son bébé sur les genoux. Spectacle qui me serre le cœur.

Je ne résiste pas au plaisir de photographier deux femmes d'un certain âge, elles sont magnifiques. J'ai le tort de leur demander la permission, elles n'auront plus la même grâce en posant devant l'objectif.

Ce dernier matin, il fait très, très chaud sur les Ghats. Il y a peu de monde, pratiquement pas de touristes et j'ai passé là un moment agréable.

Il faut traverser la ville pour rentrer à l'hôtel. Retrouver la circulation démente, la foule sur les trottoirs. Le magasin avec sa vache en chair et en os, couchée devant le comptoir. Personne ne la chasse, elle est sacrée ! Je passe devant la ruelle où le soir les vendeurs de lait s'installent avec leurs bidons. Les vendeurs et vendeuses de colliers de fleurs sont déjà assis devant leurs corbeilles. Dans le quartier de la mosquée, les femmes en noir, voilées, sont nombreuses. Je ne pensais pas voir ça à Bénarès ! Les vaches (et les bœufs) sont partout, ne respectent rien. Elles s'approchent des étals de légumes dans l'espoir d'avoir leur portion. Ici, elles sont grosses et grasses, car non seulement elles mangent sans cesse, mais j'ai vu des personnes les nourrir de bouillie, dans de grandes marmites en alu. Incroyable, lorsque tant de gens manquent d'un minimum de nourriture. Elles défèquent sans égard pour les marcheurs. Elles sont les reines !

Notre chauffeur vient nous chercher une dernière fois pour nous conduire à la gare. Il nous explique que son « boss » a pratiquement pris tout l'argent que nous avons donné pour les courses des derniers jours. Qu'il ne lui a rien laissé, alors, si nous pouvions donner une petite rallonge ? Je suppose qu'il dit vrai. Dans ce pays où tout est difficile, chacun se fait exploiter par celui qui est au-dessus. Les prix ne sont pas établis. Ils sont indiqués par le chauffeur, voir par le client et là le chauffeur dit si c'est correct ou non. Alors comment le « boss » peut-il savoir ce que le client a remis à l'employé ? Rien n'est très clair !

La gare et les quais sont bondés comme à Calcutta.

Nous partons avec 1h de retard, nous en auront 3h30 à l'arrivée.

Dans ce train, c'est un va et vient permanent. C'est le royaume des courants d'air, fenêtres qui ferment mal et portes extérieures qui s'ouvrent seules n'importe quand.

Incroyable, blottie dans mon sac de couchage, j'arrive à dormir.

Voyager ainsi, c'est l'aventure et une bonne expérience.

---

## JEUDI 24 DECEMBRE

**A**près Bénarès, nous retrouvons Calcutta à midi. Le train n'avait que 3h30 de retard ! Cette fois nous logeons dans Sudder Street au Tourist Inn. Nous sommes attendus de pied ferme après le retard du train ! Notre chambre est immense. Le patron en est fier. Belle salle de bain avec eau chaude toute la journée. Nous obtenons du papier toilette (rarement fourni d'office). Il est plus difficile d'avoir des draps de dessus. Je lis l'étonnement dans le regard de l'employé. J'ai insisté pour en avoir deux. Il nous en apporte un et devant la difficulté, nous nous en contentons. Je vais utiliser le mien.

Nous prenons notre repas au Blue Sky. J'y avais mangé il y a seize ans. L'établissement a été modernisé. Les cafards ont déserté les murs. La cuisine est délicieuse, le personnel sympa et l'endroit ne désemplit pas. Il est le rendez-vous incontournable de tous les touristes du coin, qu'ils soient Indiens ou étrangers.

Cette fois, les rues, les façades, des magasins comme des hôtels, sont décorées de guirlandes électriques. La petite église dans la rue est en plein travail de décoration : des guirlandes de fleurs, à l'extérieur et à l'intérieur, des bouquets à chaque bout de banc. En voyant Jacky filmer l'intérieur de l'église, le bedeau propose de jouer de l'orgue. S'il n'est pas un virtuose, je trouve le geste prévenant et délicat ! Demain je viendrai à la cérémonie de Noël.

C'est une église évangéliste et ce sont surtout des prières et des sermons. Je pense ne pas rester jusqu'à la fin, mais hélas, le bedeau passe vers tous les étrangers (2 Allemands, 1 Hollandais, des couples du Bangladesh et moi) et notre nom est cité en chaire, accompagné d'une phrase de bienvenue. Alors, par politesse, j'attends !

Nous avons déambulé dans le quartier de New Market. Il faut jouer des coudes pour se frayer un passage au milieu de la foule, entre les rangs de boutiques sur le trottoir du Boulevard Jawaral Nerhu. A l'entrée des deux grands magasins un père Noël en chair et en os, accueille les clients. Nous avons droit à une poignée de mains particulière en tant qu'étrangers. Nous prenons notre repas du soir au JFK. Ce restaurant qui ne sert que du poulet dans l'ensemble des pays, s'est mis, ici, à la cuisine indienne, en moins bon et beaucoup plus cher que dans un restaurant local ! Le plus curieux dans cet établissement, est de manger, ce soir de réveillon, sur fond de chants de Noël : minuit chrétien, il est né le divin enfant, vive le vent, etc.

---

## VENDREDI 25 DECEMBRE

**N**ous ne tombons pas sur un bon chauffeur de taxi. Il sait tout juste qu'il existe un Marble Palace à visiter. Quant aux temples Jaïns nous avons l'impression de lui demander la lune. Plus de vingt fois, malgré le plan de Calcutta que nous lui avons remis, il va demander la route et c'est encore Jacky qui voit le panneau avec la flèche indiquant le monument au bout de la rue. Il est vrai que les visiteurs ne sont sans doute pas nombreux. Il faut normalement une autorisation que personne ne se donne la peine d'aller chercher. Alors c'est bakchich au policier qui garde l'entrée, et au guide. Nous préférerions payer une entrée et que cet argent serve à la restauration de l'édifice et de son contenu.

Devant, le jardin a été aménagé en pelouse et parterres de fleurs. Cela fait ressortir la blancheur du marbre, la beauté des frises de dentelle au sommet et des superbes colonnes. L'intérieur est toujours dans le même état de délabrement. La belle statue, sculptée dans un seul tronc d'arbre, de la reine Victoria nous accueille. La table de billard est recouverte d'un linge comme le piano. Dans les salles de réception, les candélabres et les lustres en cristal de Venise et de Belgique, tiennent parfois avec du fil de fer. Dans toutes les pièces se trouvent des statues en marbre. Deux bustes de Napoléon en bronze surveillent les extrémités d'une pièce. Les tapis en soie, roulés, dorment au bout d'une pièce (comme il y a 16 ans). Les immenses miroirs encadrés de bois doré sont parfois encore accrochés aux murs, mais le plus souvent posés contre un mur. On y trouve encore une grande quantité de tableaux parfois signés, souvent des copies de grands maîtres. Tout est dans un état de total abandon. Dommage que l'Etat n'entretienne pas son patrimoine. Cet édifice contient d'énormes trésors !

Tout près, la maison du poète Tagore, compatriote et ami de Gandhi, est fermée en ce jour de Noël.

Nous revenons vers le centre ville à pied, par la Rabindra Sarani Street.

Nous sommes dans un quartier populaire pour ne pas dire miséreux.

Entre deux rues les corps, endormis sous des couvertures, ne se comptent plus. Ici aussi on trouve des rickshaws pieds.

Dans la rue, de la circulation comme partout. Sur les trottoirs beaucoup d'animation avec, encore de petits commerces. Des boutiques à touche-touche regroupées par spécialités. Tout pour les temples : niches d'abord, puis statues en bois ou en marbre, ensuite les cadres à l'effigie des divinités, les articles en argent, en métal, etc.

Un peu plus loin sur le trottoir, quelques vendeurs et vendeuses, dont une très vieille femme, vendent des guirlandes de bouses de vaches séchées. Elles sont enfilées sur un fil comme des perles de 10cm de diamètre, il en est même en forme d'étoiles ! Ces « perles » servent pour allumer les feux : maison, temples, niches de prières, etc. Nous comblons notre petit creux à l'estomac en mangeant une Sada Dosa, sorte de grande crêpe servie avec un concassé de tomates fraîches.

Sous un immense marché couvert, des fruits et légumes toujours joliment présentés, éclatent de couleurs. Puis, vient le quartier des fabricants de tambours, celui des magasins de quincaillerie, les tuniques brodées pour hommes, les saris, les chapeaux, les bonnets, les calottes, et même des robes et tchador noirs pour les femmes !

Un peu plus bas la circulation est interdite pour laisser passer un cortège. Une manifestation ? Une cérémonie ? Une fête ? Musulmane, c'est sûr. Nous n'arrivons pas à avoir d'explications. Le cortège est composé de différents groupes. Chacun est précédé d'immenses drapeaux et bannières indiquant le quartier de provenance. Suit un véhicule sur lequel, des haut-parleurs diffusent une musique. A cette musique, un groupe d'hommes de tous âges, vêtus de noir, répond en rythme, en se frappant la poitrine avec force du plat de la main. C'est impressionnant. Seulement quelques femmes se mêlent discrètement au défilé. Elles sont évidemment habillées de noir et les fillettes qui les accompagnent ont la tête recouverte d'une écharpe noire, même pour des gamines qui commencent à marcher.

La police est présente tout le long du parcours. On sait que les échauffourées entre musulmans et Hindous sont fréquentes.

En prenant un taxi pour rentrer, nous passons dans une rue où sont stationnés au moins vingt bus de CRS locaux !

---

## SAMEDI 26 DECEMBRE

**E**n ce dernier jour à Calcutta, nous trouvons, enfin, le chauffeur de taxi que nous avons cherché depuis le premier jour. Nous lui demandons d'aller visiter le centre de Mère Térésa. Il propose de nous conduire également aux temples Jains. Le prix est fixé et en route. Il parle parfaitement l'anglais. Il connaît la ville sur le bout des doigts.

Trois temples différents les uns des autres. Le plus important est entièrement recouvert de mosaïques de verre de couleur. Beaucoup d'argent et d'or pour l'intérieur et toujours des incrustations de pièces de miroirs multicolores. Une merveille de travail et de clinquant ! Dans le parc, face à l'entrée, c'est un temple plus sobre, peint en jaune et violet, un peu tarte à la crème. Le troisième, à une centaine de mètres, a des murs blancs. L'intérieur est en marbre d'Italie, les autels sont en argent et en or. Les temples Jains sont toujours extrêmement propres.

Dans le centre de Mère Térésa, les sœurs de la charité se donnent toujours corps et âme aux indigents de Calcutta. Leur travail, important et immense, n'est qu'une goutte d'eau dans cette forêt de nécessiteux qui peuplent les rues de la ville.

On ne peut que se recueillir et s'incliner devant le tombeau de marbre de Mère Térésa, ce petit bout de femme qui avait tout d'une très grande dame !

Un dernier bain de foule pour acheter le pull promis à la maman de Sania.

Un repas, offert par Jacky, au restaurant chic du Lytton Hôtel.

Demain matin je serais seule pour déjeuner une dernière fois au Sky Blue. Je ferais des adieux qui me déchireront le cœur à Sania et à sa maman et je partirai sans me retourner pour l'aéroport.

Reviendrais-je à Calcutta. Pour sauver Sania et sa maman ?

Je mesure toute mon impuissance !

Traumatisante et attachante Calcutta ou Kolkata !

---

## DIMANCHE 27 DECEMBRE

Bengaluru (Bangalore)

**A** 11h30, les larmes aux yeux après avoir quitté Sania et sa maman, je monte dans le taxi pour l'aéroport de Calcutta, direction Bangalore. Contrairement au chauffeur que nous avons eu en arrivant, celui-ci me fait passer par la banlieue, par de minuscules ruelles. Ici, les vaches vont leur bonhomme de chemin. Les rickshaw tirent leurs voyageurs en courant pieds nus, agitant leur clochette pour annoncer leur arrivée. Sur un terrain vague le long de la route, des indigents ont fait de deux piquets et de sac de jute leur maison d'habitation. Les enfants jouent nus, et profitent d'une flaque d'eau pour agrémenter leur terrain de jeux. « poor people ! » dit le chauffeur. Yes.... Poor people... Je réponds, le cœur serré !

J'avais décidé du prix de la course, avec notre chauffeur d'hier, qui n'était pas celui d'aujourd'hui. Donc je ne demande pas le prix et je remets la somme. A l'immense sourire qui se dessine sur le visage de l'homme je devine que c'est largement payé !

J'ai du temps avant l'embarquement. J'en profite pour poster mes cartes postales – il y a un bureau- et je confirme mon vol de retour chez Air India ! Parfait !

Un homme absolument charmant, me renseigne et me donne une carte de la ville à l'office du tourisme de l'aéroport de Bangalore.

Je prends le bus pour la gare routière. Là je prendrais un rickshaw- 20rps – pour mon hôtel.

Il commence à pleuvoir des gouttes qui vont devenir une vraie averse lorsque je vais descendre du bus. 300 roupies me demande le chauffeur ! Non, 50 maxi ! Je cède pour 100. Avec cette pluie, je ne vais pas faire la pingre !

L'hôtel où j'ai réservé une chambre par téléphone, semble fermé. De plus l'endroit n'est pas rassurant. Mon chauffeur en connaît un ! Euréka ! Pas Top, mais correct pour 2 nuits. J'ai beaucoup de mal à avoir un drap de dessus et du papier W-C payant! Je crie au scandale. Un employé m'en apporte un rouleau gratuitement. Le drap arrive après 2 ou 3 réclamations.

Je sors de la ruelle pour manger. Sur ma gauche, des lumières de partout et beaucoup de monde. J'y vais aussi. C'est la fête. De quoi ? A ma question, on me répond : Muslim ? C'est tout au moins ce que je comprends.

Je commence par manger avant de m'enfoncer dans la foule. De la viande grille sur un brasero, elle est servie dans du journal ou comme pour moi-régime de luxe- dans une large feuille de végétation. Pour accompagner la viande, je me sers d'un nid de noodles dans une corbeille. Je mange debout au milieu des autres affamés. Lorsque je cherche une poubelle pour jeter mes restes, un Indien me montre le tas d'ordures le long du mur :India here ! En accompagnant son geste d'un rire retentissant !

Il y a une ambiance terrible dans le quartier : mi foire, mi fête religieuse. Dans une cour, un établissement religieux est éclairé de milliers d'ampoules. Des jeunes me font acheter un fagot que je dépose sur le tas, dans la cour. Avant de franchir l'enceinte, je dois me déchausser. Mes sandales viennent grossir le tas existant. A la sortie j'en retrouve une, restée sagement à sa place, quant à l'autre elle est partie vagabonder sous les pieds de la foule quelques mètres plus loin. Après la pluie, le sol est très humide, ce qui donne mauvaise mine à ma godasse !

Après avoir déposé mon fagot, je suis l'ensemble des gens, de toutes confessions puisque je vois des femmes en saris et des musulmanes couvertes entièrement de leur tchador. Je suis la seule étrangère. Au centre de l'édifice un grand tabernacle ou sarcophage, en or, dont les hommes seuls, peuvent s'approcher. Nous les femmes nous toumons par le couloir qui entoure ce chœur.

Je ne passe pas inaperçue. Je ne croise pas d'autres visages blancs de la soirée. Je suis sollicitée par tous les vendeurs et vendeuses pour des achats. J'ai rarement des refus pour les photos. Les jeunes qui savent un peu d'anglais s'approchent pour échanger quelques mots. La musique joue à tue-tête. Elle remplira la nuit jusqu'au petit matin. Je rentre à 23h sans pouvoir fermer l'œil.

---

## LUNDI 28 DECEMBRE

**B**angalore me déçoit. Ville tournée vers les nouvelles technologies, je la pensais propre, spacieuse et moderne. Il n'en est rien. C'est une ville indienne, un point c'est tout ! Les entreprises de pointe se trouvent dans des espaces situés en périphérie. Les retombées économiques ne semblent pas donner de substance monétaire à la ville. Seul l'aéroport a une classe internationale.

En allant à pied de Cadudet circle au Tippu's Palace, Je vois de près les pauvres habitations. Les multiples temples sont décorés de fleurs en façade comme à l'intérieur en cette période de fête. L'église Saint Joseph est plus calme. A peine de décoration de Noël. Dans la cour une réplique de la grotte de Lourdes.

Le palais Tippu se dresse au milieu d'un beau jardin. Le rez-de-chaussée est composé d'une salle à colonnes, en bois noir décoré d'or. Elle est surmontée en son centre d'une mezzanine : le hall d'audience et ses balcons en bois. Les petites salles sur les côtés présentent des restes de peintures – les songes du Sultan- ou de superbes décors floraux.

Tout près, le temple de Shiva est inaccessible, à moins d'avoir une patience d'ange. La file des pèlerins s'étirent sur plusieurs centaines de mètres.

Après une bonne marche j'arrive au Lal Bagh, le jardin botanique. L'allée centrale est bordée d'immenses palmiers royaux. Le jardin est spacieux, calme, reposant. Je me perds dans les allées. J'achète, à un marchand ambulant dont le seau sert d'étal, de l'ananas juteux pour mon repas de midi.

Discussion de prix avec les rabatteurs de rickshaw à la sortie du parc. Je pars avec Ilyas pour continuer mes visites de la ville. Ce Driver est d'une grande gentillesse. Une quinte de toux extrêmement violente l'inquiète : ça va mam ? Il me conduit dans une pharmacie. Puis à la poste pour que je puisse téléphoner à l'école de Puttaparthi où je dois me rendre demain. La première est fermée, la seconde ne prend que l'envoi de paquets. Là il me propose son appareil. Il doit acheter une recharge. Pas de communication. Il cherche un Internet. J'envoie un mail. Il me propose d'aller visiter des boutiques. Vu sa gentillesse je n'ai pas le courage de refuser. Cela lui permet de toucher, à chaque passage une commission. Après trois « shops » épuisée par ma bronchite, je dis stop !

En me reconduisant à l'hôtel, nous passons devant la haute-cour, magnifiques bâtiments de briques rouges et le parlement, l'ancien et le nouveau, majestueuses bâtisses blanches de même style.



Ce soir dans la rue la fête est à son comble de tous les côtés, aussi bien dans le temple hindou sur la droite que vers la mosquée vers la gauche. De magnifiques temples miniatures sont posés sur des brancards, prêts à être promenés à travers la ville. Des hommes alignés le long de la rue, tiennent à bout de bras des planches sur lesquelles sont montés des néons en dépit des moindres règles de sécurité. Ces néons sont alimentés par un générateur qui se secoue de toutes ses courroies en dégageant une odeur nauséabonde. Sur un camion des enceintes géantes diffusent, braillent, crachent de tous leurs décibels une musique qui défonce les tympans.

Il est difficile de me frayer un passage pour atteindre le restaurant au bout de la rue.

Aux alentours de 22 h tout se met en branle vers la ville aux sons de la musique et d'un orchestre de tambours dont tous les hommes sont vêtus de blanc.

Je suis, comme hier soir accostée sans cesse. Les jeunes gens demandent des photos. Les vendeurs et vendeuses de ballon, me rappellent que nous nous sommes déjà rencontrés. Même une jeune fille entièrement voilée de noir m'interpelle par mon prénom : Jeanine. Nous avons bavardé hier, mais comment aurais-je pu la reconnaître ce soir ? Quelle tristesse !

---

## MARDI 29 DECEMBRE

### Puttaparthy

Ce matin je prends le bus pour l'aéroport. J'ai rendez-vous là-bas avec Mouna, un chauffeur de taxi de Puttaparthy. Françoise, qui se trouve à l'école en ce moment, me l'a envoyé.

En fin de matinée, je peux découvrir cette école : Saïgeetha school dont nous parrainons les écoliers, par l'intermédiaire de l'association franco-suisse créée par Françoise.

Je peux enfin voir le minois de ces 268 enfants qui vont de 4 à 17 ans.

Le petit temple de Ganesh m'accueille à l'extérieur de la clôture de l'école. Sur le côté, une allée dallée traverse une cour de sable et me conduit au bâtiment principal.

Tout est clair. Tout est propre.

Je suis accueillie par Françoise et la directrice de l'école : Saïgeetha.

Celle-ci est une belle femme d'une trentaine d'année. Pendant les cinq jours que je vais rester à l'école, je vais avoir le temps de la connaître et de l'apprécier. Elle se dévoue sans compter pour son école. Présente sept jours sur sept, elle est toujours disponible, toujours à l'écoute. Elle ne vit que par et pour cette école. De quelques briques posées l'année 2004 par Saïgeetha et son mari, l'école a grandi de trois étages. Après le décès de son mari en 2006, elle continue seule le combat pour maintenir « leur école ». Les amis se concertent, fondent des associations et peuvent aider financièrement au maintien de l'établissement. Chaque membre, parraine un enfant, par le biais d'une cotisation. Ce sont maintenant, à la dernière rentrée de juin 2010, près de 300 enfants qui bénéficient d'une éducation complète. A chaque rentrée, Saïgeetha doit refuser des demandes.

Les maîtres aussi mettent tout leur cœur à l'enseignement des enfants. Souvent présents de 8h30 à 18h30 le soir. L'école se termine à 16h30 mais plusieurs enseignants restent pour aider les enfants qui sont là à faire leurs devoirs. J'ai même vu le dernier dimanche deux enseignants et aussi deux classes d'enfants revenir pour deux heures de révisions à l'école en prévision des examens qui avaient lieu le lundi ! En bonne Française, cela me semble irréaliste ! De surcroît, enfants et enseignants viennent avec le sourire !

La discipline ferait rêver les maîtres français. 8h30, tous les enfants se retrouvent dans un ordre parfait dans la cour pour 15minutes de prières, ensuite, sans bousculade, chacun regagne sa classe. A 16h15, même chose pour une dernière prière. C'est très émouvant de voir, les petits principalement, chanter et faire les mouvements qui accompagnent les chants avec tant de ferveur. J'ai craqué en regardant la ferveur de deux petites, maximum cinq ans, brunettes avec des couettes, les yeux clos, le nez en l'air, réciter par cœur les paroles des prières comme les grands.

Les enfants dont les parents travaillent restent encore dans la cour après la fin des cours. Ceux qui n'habitent pas loin vont se changer et reviennent pour jouer et faire leurs devoirs.

Souvent, ils sont mieux, avec leurs camarades, dans cette école très propre, que chez eux dans une petite habitation sans confort.

Le soir, lorsque tout le monde est parti, il reste une douzaine de paires de chaussures sous le portique. Les enfants les oublient et rentrent pieds nus. Cela me fait sourire.

Ce jour est férié. Hier soir les enfants ont dessiné à la craie des figures avec les vœux et good year 2010, sur le sol, devant chaque porte.

Aujourd'hui tous ceux qui ont pu, sont venus, pour nous offrir un cadeau : carte d'une divinité, dessins, bonbons, en même temps que leurs vœux « Saï ram ».

Beaucoup vont rester là une bonne partie de la journée.

Je m'assois par terre au milieu d'eux et ce n'est que du bonheur. J'ai apporté des jeux qui n'utilisent que les couleurs. Cette découverte les ravit et en peu de temps, tous en ont compris les règles. Nous jouons. Nous papotons. Ils ont laissé l'uniforme scolaire à la maison pour revêtir leurs plus beaux vêtements. Ils sont superbes. Chemise blanche et costume pour plusieurs garçons. Les fillettes et adolescentes ont mis leurs plus belles robes. Ce sont des robes en tissu soyeux, léger, imprimées, des fils brillants sont incrustés dans la trame. Elles ont des boucles d'oreilles, des colliers en or, des diadèmes ou des fleurs dans les cheveux. Leurs ongles sont vernis ou couverts de henné. Les jeunes filles sont drapées dans un sari.

Un régal pour mes yeux et mon objectif.

---

## DIMANCHE 3 JANVIER

**J**e pars, seule, le matin, découvrir la campagne environnante. Il y a de petites fermes de 2-3 vaches et des charrettes tirées par des bœufs blancs aux cornes longues et recourbées (comme au Kerala). Je vais jusqu'au champ d'œillets d'indes que j'aperçois depuis l'école. Le propriétaire arrive sur mes pas. Avant que je ne me pose des questions sur sa venue, il me cueille trois grosses fleurs qu'il m'offre. Je me perds en Sai ram. Le mot magique qui signifie : bonjour, merci, bonheur, etc.

Impossible d'aller loin dans le village. Dès que j'approche je suis entourée, aspirée de toutes parts. Les enfants, les mamans, les hommes regardent sans bouger. Ce ne sont que des « sai ram » suivi d'un « one photo ». Je ne vois que des yeux noirs tournées vers moi. Pupille et iris ne font qu'un. Pourtant, au milieu de certains brillent des pépites de lumière, des étincelles de malice. Difficile de résister. Pour faire plaisir à tous, je mitraille à tour de bras ! Merci le numérique !

Une jeune femme, Diva, c'est son prénom, m'invite dans sa minuscule habitation. Elle me propose à boire. Je dois refuser, avec regret, l'eau qu'elle m'offre. J'accepte un beignet. Elle revêt son plus beau sari pour la photo. Lorsque je repasse devant chez elle, elle insiste pour que je reste manger ! Quelques pas de plus et je suis attirée de l'autre côté de la route. Une autre maman, une autre famille. Ici la maison est grande, claire, carrelée. Les parents de la jeune femme habitent une partie de la maison. Avec fierté la jeune maman tient sa fillette d'environ 10 mois dans les bras. Elle va la changer de tenue plusieurs fois pour les photos. Un vrai défilé de mode.

Ce sont aussi des adolescentes qui m'entraînent chez elles, dans une pièce qui donne sur une cour que se partagent plusieurs familles et une fourmilière de mômes.

En début d'après-midi, de la musique, dans la rue, m'interpelle. J'emprunte la ruelle qui me conduit dans un quartier de Puttaparthi. C'est un véritable village indépendant.

Une fête se prépare. En attendant, je suis harcelée de toutes parts. Les femmes ont revêtu leurs plus beaux saris et les fillettes, même petites, leurs plus belles robes. Je croise la jeune femme de ce matin qui me fait remarquer qu'elle a mis le sari dont elle s'était drapée pour la photo. L'épicier, un mètre cinquante de comptoir sur la rue, veut aussi une photo avec sa femme. A l'intérieur de la maison elle enfle des œillets d'inde sur un fil pour faire des guirlandes. J'accepte la cuillère de dessert qu'il m'offre : genre de semoule sucrée au goût floral qu'il appelle Baba !

Je vois des personnes sur le toit d'une maison. L'endroit idéal pour voir le défilé. « Je peux monter ? » L'homme me fait signe que oui. Mauvaise surprise, l'escalier ne me conduit pas sur la bonne terrasse. Que faire ? Sauter le mur de 70 cm de haut et franchir les 50cm qui séparent les deux maisons ? Deux gamins d'une dizaine d'années ne se posent pas de questions et me disent : Come.....En moins de deux ils sont de l'autre côté. Pas de raison, je dois pouvoir en faire autant ! Ouf ! Pas de casse. Me voici aux premières loges. Le cortège s'arrête sur la place. Il est composé de danseurs, de joueurs de tambour, de porteurs d'étendards ou de larges ombrelles et de bannières couvertes de guirlandes de fleurs. La foule suit le cortège, les vendeurs de ballons aussi, tout comme les handicapés qui peuvent se mouvoir et les mendiants qui tendent la main.

Au retour, depuis le toit de l'école, j'admire le coucher de soleil sur les collines environnantes.

Demain matin, Mouna me reconduira à Bangalore.

Ce sera un grand coup d'émotion en quittant l'école, les enfants et Saigeetha !

---

## LUNDI 4 JANVIER 2010

Après cinq jours à Puttaparthi, je reviens à Bangalore.  
**A**Dès le 1<sup>er</sup> janvier au matin, Ilyas m'a téléphoné pour me présenter ses vœux et être certain de connaître le jour et l'heure de mon retour.

J'ai à peine le temps de prendre possession de ma chambre, qu'il est à la réception.

Cette fois visite de la ville : le muséum et Cubbon parc. Pour récolter des royalties, Ilyas me conduit dans un nombre incalculable de boutiques. Je dois dire : stop. Il m'accompagne aussi dans un magasin de CD choisir celui qui conviendra pour accompagner mes photos.

Il a vraiment été un driver extra !

---

## MARDI 5 JANVIER

**A**près une dernière nuit à Bangalore, dans quelques heures je vais entreprendre mon long voyage de retour.

Il me faudra deux jours en passant par : Calcutta, Bombay, Dehli, Paris, Lyon et enfin Genève ou je vais poser les pieds à midi le 7 janvier!

Ma tête pleine de souvenirs va s'accommoder facilement de ces temps d'attente. Je vais revivre les moments les plus intenses, les plus colorés, les plus chaleureux.

L'Inde a une odeur, une saveur, une intensité qui ne me laissent pas indifférente et que j'aime !

**Je reviendrai !**